

Souvenirs militaires de François Guélat de Porrentruy 1809-1811

Autor(en): [s.n.]

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le pays du dimanche**

Band (Jahr): **2 (1899)**

Heft 79

PDF erstellt am: **30.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-248925>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du
Pays du dimanche

Porrentruy

TÉLÉPHONE

LE PAYS

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du
Pays du dimanche

Porrentruy

TÉLÉPHONE

DU DIMANCHE

LE PAYS 27^{me} année

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

27^{me} année LE PAYS

Souvenirs militaires

DE

François Guélat de Porrentruy

1809-1811

(Suite)

L'ordinaire chez M. Stahl consistait en viande fraîche que l'on tirait du port de Trave-münde à trois lieues, qui est l'embouchure de la mer Baltique ; le port de Lubeck était plein de navires pourrissant dans la vase, par suite de la continuation du blocus continental.

Lorsque j'étais dégoûté et qu'il me prenait envie de changer, j'allais voir mon frère dans la X-Strasse pour partager son repas. Il était choyé et on le traitait bien.

Je quittai MM. Stahl pour venir loger chez un épicier de cette rue ; quelques jours après j'éprouvai une démangeaison qui nécessita un traitement particulier ; pour cela on me reléguait dans une maisonnette au jardin où j'étais traité en officier, avec une prévenance telle qu'on m'avait servi une salade de laitue avec du sucre dessus, que je renvoyai.

Vers le milieu de Juin, nous quittâmes cette ville de délices, par l'affabilité des habitants ; un bataillon du 17^e de ligne de la division Morand vint nous remplacer.

Le 37^e avait conservé le même équipement que sous la République, veste et calotte en tricot, guêtres en drap noir jusqu'au dessus du genou, c'était d'un bel effet à voir rangés sur front : les grenadiers portaient bonnet à poil d'ours.

Feuilleton du *Fays du Dimanche* 9

Par une nuit d'hiver

Mais Madeleine, elle, ne peut se souvenir : elle n'a pas su...

La voilà qui ferme cette porte tant de fois ouverte pour guetter en pleurant. La forêt se feuille, l'aubépine neige sur les talus, la jeune sève afflue aux bourgeons, aux pousses vertes ; d'âpres et saines senteurs parfument l'air, il fait bon, vivifiant sous bois. N'importe. La transfuge s'éloigne d'un pas allègre ; car le bonheur appelle plus doucement encore que le printemps.

La maison joyeuse, dans la rue du village, a retrouvé des habitants. On y dort maintenant dans le lit aussi bien que dans le berceau de cotonnade. De jolies faïences, rouges, bleues,

On se dirigea sur Hambourg ; chaque soldat avait un plumet à trois couleurs variées que l'Empereur avait fait donner.

Avant notre entrée, j'ai vu des grenadiers tomber d'épuisement dans la poussière par une chaleur excessive.

Nous étions logés chez les bourgeois qui avaient un soin particulier de nous, de la bonne bière, du beurre frais, des petites raves à déjeuner. Tout le monde était content.

Pour faire tenir les ordres aux officiers supérieurs, on n'avait besoin de personne, je demandais l'adresse, et je m'y rendais directement. Une simple remarque me faisait trouver la personne.

Dans une de mes courses, je rencontrai le polonais Breslauer alors maréchal des logis dans un corps de chasseurs nationaux. Nous étions seuls pour maintenir l'ordre et la tranquillité dans cette ville populeuse ; il m'offrit de l'assister dans ses rondes nocturnes, à cet effet il m'avait prêté un uniforme.

Le blocus continental existait dans toute sa force d'action. Tous les mois à certain jour, on faisait des autos-da-fé de marchandises anglaises confisquées, pour des millions de francs de valeur.

Altona ville du Holstein, dépendant du Danemark est à une lieue sur la crête au nord de Hambourg ; nos hôtes nous engageaient à y aller dans nos promenades pour en rapporter un pain de sucre, nous offrant un rixdale (3 frs. 60 pour le voyage).

Je savais qu'un grenadier du 16^e avait été fusillé pour une semblable contravention : cet exemple était assez puissant pour faire réfléchir, d'ailleurs l'appas de gagner si facilement de l'argent ne m'aurait pas tenté.

Nous restâmes à Hambourg jusqu'à la mi-

diaprées, refleurissent le vaisselier. Le coucou s'est envolé de chez le revendeur. Il chante de nouveau des heures paisibles, laborieuses, il annonce matin et soir la prière que le père fait humblement — oh ! bien humblement — avec sa femme et son enfant. Et la petite boutique s'est ouverte. Sur le rebord d'ardoises, devant les vitres en losanges, et sur la planche par derrière, sont étalés tous les genres de sabots.

Dans l'intérieur, sous un jour adouci, on aperçoit Simon creuser le hêtre, le peuplier, le noyer...

— Comme il a changé, Simon ! et tout d'un coup ! C'est à n'y pas croire. Car, il faut bien l'avouer, c'était un pas grand chose. — Pour sûr. Et grâce à cet autre vaurien qui a quitté le pays depuis que Simon, dit-on, l'a chassé... Maintenant il n'y a pas d'homme plus rangé, plus travailleur. Aussi, faut voir comme il fait ses affaires ! — Heureusement pour lui, le garde avait mis de côté de bonnes petites éco-

nomies. Il y paraît. Car, enfin, c'est le garde qui a prêté de quoi acheter et remeubler la maison et rouvrir la boutique.

— Dame ! après tout, il n'y a rien qui étonne à cela. C'est que Simon lui avait rendu un fier service, au garde. Sans lui, Antoine serait mort dans un coin du bois, tout seul, noyé dans son sang, fusillé comme un chien, on ne sait pas par qui. Dire que, jamais, on n'a pu découvrir l'assassin ! On croit pourtant bien que c'est un de ces bohémiens qui, pendant quinze jours, ont traîné le pays, avec des ours, vous vous rappelez, mère Jeanne...

Ce sont les vieilles femmes du bourg qui causent comme cela, quand elles vont s'asseoir trois ou quatre ensemble, pour respirer le frais pendant les soirs d'été, à l'abri du grand mur, tout jaune de giroflées.

On ne peut entrer ni sortir de Hambourg que par l'Elbe. Le navire qui nous portait fut croisé au milieu du fleuve par les deux régiments ; au passage on se salua chacun de son côté par des symphonies mélodieuses, ce qui causa une surprise des plus agréables que l'on puisse s'imaginer.

Avant repris la terre ferme, le lendemain dans la matinée nous entrions dans la ville de Brême, c'était un dimanche. Le 61^e y était en garnison : on en passait en ce moment la revue d'inspection. Tout à coup, Brieffler François fils aîné du meunier de la Rochette, de Porrentruy quitte son rang pour venir à moi m'embrasser ; je ne l'avais pas revu depuis le tirage de la conscription, nous renouvelâmes connaissance avec les amis.

On se remit en marche pendant la nuit ; il me semble encore entendre retentir à mes oreilles le solo de clarinette rendu par M. André chef de musique, que je répète en moi-même quelques fois pour souvenir.

De cette troisième ville hanséatique, nous touchons au territoire hollandais par Almelo, jolie petite ville sur la Wecht, occupée à cette époque par le corps des pupilles de la garde, composé d'enfants trouvés, élevés dans les hospices. J'en ai connus de cette pépinière de héros qui sont parvenus.

MARTE LACHÈSE.